

Études littéraires africaines

Esclavage, Libération, abolitions, commémorations, textes réunis et présentés par Christiane Chaulet-Achour et Romuald-Blaise Fonkoua, Paris, Séguier, collection « Carnets Séguier », 2001, 335 p.



Gabrielle Saïd

Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041861ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041861ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saïd, G. (2001). Compte rendu de [*Esclavage, Libération, abolitions, commémorations*, textes réunis et présentés par Christiane Chaulet-Achour et Romuald-Blaise Fonkoua, Paris, Séguier, collection « Carnets Séguier », 2001, 335 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 35–38.
<https://doi.org/10.7202/1041861ar>

■ *ESCLAVAGE, LIBÉRATION, ABOLITIONS, COMMÉMORATIONS*, TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR CHRISTIANE CHAULET-ACHOUR ET ROMUALD-BLAISE FONKOUA, PARIS, SÉQUIER, COLLECTION "CARNETS SÉQUIER", 2001, 335 P.

Il y a maintenant trois ans se célébrait le 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage. A cette occasion eut lieu à l'Université de Cergy-Pontoise un colloque autour duquel s'est posée la question de la mémoire face à cet événement de 1848. Au-delà de la simple remémoration contre la perte et l'oubli, *le devoir mémoire* a permis toute une réflexion sur cette tranche d'H/histoire : que connaissons-nous d'elle ? Comment l'interprétons-nous ? Comment la retraçons-nous ou l'écrivons-nous ? Autant de questions non résolues tant l'histoire de l'esclavage est complexe.

Cet ouvrage reprend les réponses et réflexions apportées lors de cette journée et abordant l'esclavage sous divers angles : historique, politique, économique, sociologique, culturel, philosophique et littéraire ; sujet ainsi transversal, appartenant à l'Histoire autant qu'aux histoires individuelles et collectives. Il s'ouvre, après l'avant-propos de Christiane Chaulet-Achour, par trois textes d'ouverture plongeant aux racines de l'esclavage, remontant aux premiers pas de l'élaboration d'une société hors norme. Cette première partie est suivie par trois textes interrogeant les aspects sociologiques, politiques et/ou économiques de l'esclavage, expliquant son inéluctable (?) abolition. A ces réflexions d'ordre plutôt structurel et sociétal répond une troisième partie portant sur l'esclavage à travers la littérature et ses représentations. Enfin, cet ouvrage se clôt sur un certain nombre de documents annexes : une anthologie de citations, une chronologie et un glossaire.

Christiane Achour rappelle, dans l'avant-propos, l'émergence aporétique d'une société et d'une voix au sein du bâillonnement, ainsi que le rôle paradoxal de la "codification de l'esclavage" qui, déniait toute humanité à l'esclave, ne cesse pourtant de lutter contre elle. La question soulevée concerne alors l'abolition : "octroyée ou conquise ?". Est-elle le fruit de l'humanisme républicain et schœlcherien ou bien celui des rébellions de plus en plus nombreuses des esclaves ? Sûrement les deux facteurs ont joué et se sont rencontrés en cette année 1948.

Dans "Ouvertures", Daniel Maximin explique comment, de l'aliénation, l'esclave marche vers la libération grâce à la création, au chant, à la musique : "C'est cela le paradoxe : ces gens du peuple ont eu accès, à cause du service de l'esclavage, à l'excellence de la culture des Blancs et pas du tout à son volet populaire". "Dès l'instant qu'ils reproduisent trois notes qu'on ne leur a pas demandées, le violon devient un instrument de libération". L'identité antillaise naît de cultures issues "de la lutte pour l'abolition", produits de synthèse multiple à assumer pleinement, sans rature ni oubli. La mémoire agit alors comme "recréatrice des blessures cicatrisées", elle est à la fois héritière du passé et créatrice d'avenir.

Maire-Christine Permal, dans une même perspective géno-culturelle,

retrace l'itinéraire du bossale de la cale du bateau négrier à la plantation : histoire d'une perte (de repères et d'identité), et d'une initiation, mais à l'esclavage. Tout est à réinventer, à reconstruire sur la terre nouvelle. Face à la spoliation, la faim, la misère, c'est la tentative de libération qui guide l'esclave : par le travail (pour gagner la sympathie du maître), la résistance quotidienne, la mort, la fuite ou la révolte, et ce, jusqu'à l'abolition.

Dans ces deux textes, l'idée de liberté liée à l'irréductibilité de l'humanité de l'esclave apparaît comme le ferment d'une culture et d'un peuple face à l'oppression et le déni que le Code Noir édifia dès 1685, comme le rappelle Sylvie Brodziak : "Le Code Noir ne parle pas de la traite, il codifie l'esclavage, l'esclave étant une marchandise comme le bois". Ce code est édifié sous Louis XIV, lors du grand rayonnement français tant économique que culturel, et est l'image de la politique de centralisation de l'époque. Le Roi apparaît comme le point focal du système sur les plans politique et clérical, c'est donc avec l'aval de Dieu et en vertu de la chrétienté que le Code se voit instauré. Ce texte définit le statut du colon et ses devoirs, ainsi que ceux de l'esclave ; l'un est sujet du Roi, l'autre est produit, mais tous deux doivent être baptisés et catholiques.

La seconde partie de l'ouvrage concernant l'abolition et ses facteurs. Elle répond à la question posée dans l'avant-propos : qu'est-ce qui a entraîné un tel décret ? Bernard Mouralis revient sur la figure de Victor Schœlcher, s'intéressant autant au rôle qu'il a pu jouer dans le processus d'abolition qu'à l'homme profondément républicain, à travers un triple questionnement autour de l'esclavage, de l'abolition et de l'assimilation. Humaniste, Schœlcher est aussi homme de terrain et d'expérience grâce à de nombreux voyages dans les colonies. Animé par un esprit républicain, il conçoit très vite le paradoxe du maintien de l'esclavage en République française ; c'est pourquoi il envisage une abolition immédiate et sans concession (les nombreuses révoltes des esclaves ont eu aussi leur rôle à jouer), afin que les esclaves acquièrent, sans délai, le statut de citoyen. Sa politique sera une politique d'assimilation que ce dernier associe d'ailleurs à la notion de citoyenneté. Bernard Mouralis conclut en le présentant comme "radical colonial", car ignorant la dimension sociale et culturelle du processus d'assimilation.

Les facteurs de l'abolition n'ont pas été simplement politiques et idéalistes. En effet le bouleversement économique qui marque le XIX^e siècle rend très vite caduc le système des plantations. Comme nous l'explique Serge Baret, le "nouvel environnement économique international" apporté par la révolution industrielle et le libre-échangeisme entraîne la fin du monopole colonial et du système mercantile. Le système esclavagiste montre ses limites face au système salarial : le coût de l'esclave et sa résistance face au travail le rend non rentable. Les colons sont d'ailleurs pour la plupart surendettés. La crise se fait alors sentir : le développement de nouvelles zones de production en dehors des colonies conduit à la disparition des cultures secondaires et à une monoculture sucrière qui connaît

rapidement un problème de surproduction. Les tentatives de renouvellement et d'adaptation du système esclavagiste resteront vaines, laissant au contraire apparaître la contradiction à maintenir un tel système.

Mais quel est le sens véritable de l'abolition pour les sociétés antillaises lorsqu'on observe ces sociétés aujourd'hui ? En Martinique se pose actuellement la nécessité d'un changement du statut politique de l'île ainsi que d'un projet de développement, afin de dynamiser une île enfouie sous les affres de la consommation et de la dépendance vis-à-vis de la métropole. Le débat demeure flou et est souvent partiellement compris par la population aux prises avec ses contradictions. Afin de désenclaver la réflexion d'ordre politique et économique, Michel Louis propose une rétrospection de la formation sociale martiniquaise en interrogeant l'histoire et un "passé non tout à fait assumé", par le biais des diverses légitimations politiques, sociales et individuelles. "Légitimation, car les hommes doivent donner sens et valeur à leur présence au monde, à leur vision du monde". Il semble alors que ce soit l'ordre social qu'il faille changer avant tout, la Martinique entretenant toujours un "rapport de soumission" avec le pouvoir légal.

En ce qui concerne la littérature, l'image de l'esclave évolue d'un siècle à l'autre et d'un auteur à l'autre, révélant différentes visions du monde et divers rapports à l'autre. Un des textes les plus anciens, évoqué ici par Brigitte Galtier, est le court roman de Madame de Duras, intitulé *Ourika* et publié en 1823. Sa particularité est de mettre en scène une héroïne noire, fait original et audacieux pour l'époque. Le roman retrace, en adoptant son point de vue, l'histoire d'une enfant sénégalaise adoptée par une femme de l'aristocratie française. De l'insouciance de l'enfance à la découverte de la dure réalité d'une société raciste à l'âge de l'adolescence, *Ourika* suit un destin tragique, dont le récit permet de stigmatiser la ségrégation sociale et le préjugé de couleur de la société française du début du XIX^e siècle.

Restant dans la même époque, Francis Marcoin interroge la nouvelle de Mérimée, *Tamango*, perçant la duplicité d'une écriture fréquemment ironique qui sonde le couple, par trop rigide, sauvage/civilisé. Derrière une écriture politiquement incorrecte et que l'on pourrait à première vue taxer de raciste, Mérimée orchestre en réalité lieux communs et discours sociaux de l'époque, sans prendre pourtant parti pour l'esclave, laissant ainsi un doute au lecteur quant à l'interprétation textuelle.

Christiane Achour s'attache à la représentation de la femme-esclave à travers *Bug-Jargal* (1826) et trois romans contemporains guadeloupéens. Comment l'écriture prend-elle le relais de l'Histoire oubliée de ces figures anonymes ou connues ? "La littérature bouche-t-elle le trou véritablement ?". Si le discours hugolien demeure ancré dans les stéréotypes, les trois autres auteurs apportent substance, épaisseur et cohérence aux personnages féminins qui prennent les devants de la scène. Les récits se tissent autour de véritables voix porteuses de mémoires et créatrices d'histoire.

En questionnant l'écriture de l'abolition de l'esclavage des écrivains des Antilles françaises, Romuald-Blaise Fonkoua tente de dénouer les fils d'un rapport complexe entre les Antillais et leur histoire usurpée par la France. Comment combler le vide et exprimer les voix occultées ainsi que le rôle des Nègres ? Quel discours choisir : historique, sociologique ou poétique ? Comment écrire l'histoire, afin qu'à travers elle soit saisie la réalité passée et actuelle des Antilles ? Face au discours de Placolty et Fanon, les écrits de Glissant proposent un début de réponse.

La dernière étude de l'ouvrage s'interroge sur le rôle donné à la commémoration par les différents acteurs. Daniel Delas tente de comprendre les enjeux et les manipulations à l'œuvre autour d'un tel événement : à la question "qui commémore quoi ?", on est rapidement confronté à un flou ambiant, laissant apparaître la volonté de la France de maintenir l'équivoque et l'illusion. Un des discours illustrant ce propos est un discours de banalisation de l'esclavage des Noirs, qui inscrit ce dernier au sein d'un phénomène plus global insérant toute forme de servage.

Ainsi cet ouvrage aux aperçus divers questionne plus qu'il ne raconte ou remémore l'esclavage et l'abolition. Il met le doigt sur les enjeux (multiples et transdisciplinaires) d'une véritable réflexion sur ce fait socio-historique qui concerne autant le passé, le présent que l'engagement de l'avenir pour la population antillaise française. La société contemporaine doit se pencher sur son passé et renouer avec sa mémoire afin de dynamiser son présent et son futur, rompant avec son état de soumission et de société de consommation, et ce, dans tous les domaines (politique, économique, social, culturel).

■ Gabrielle SAÏD

■ LEUWERS DANIEL, *SURIMPRESSIONS D'AFRIQUE*, ÉD. EDITINTER, 1999

Relu *Surimpressions d'Afrique*. J'avoue que la première fois... (il y a trois mois, en France), cela m'avait semblé rapide. Leuwers ne dit-il pas lui-même qu'il "surfe" sur l'Afrique ?

Ces notes comme prises au vol sur un carnet, et publiées telles quelles comme il le suggère... refus de trop creuser ? Soif de profiter par tous les pores de la mer, du soleil ? Irrésistible attraction des plages, des corniches, des femmes ? Et déjà on se dit tourisme, hédonisme si...

S'il n'y avait, en contrepoint, l'impact de la ville, des gens, des mendiants, des enfants. Dakar de l'émeute, Dakar du marché, Dakar des petits malfrats, Dakar du vendredi et de l'appel des mosquées, Dakar coloniale ou ce qu'il en reste.

Leuwers perçoit, écoute, aspire, accueille, repousse, encaisse. Une chambre d'enregistrement. Mais sensible. Il aime ou il n'aime pas. Vivant, mais pas seulement... Vivant mais mal dans sa peau. Dans son corps mala-